

LETTRÉ DE PORT-AU-PRINCE PAR ROBERT LEE



L'avion de la *Eastern Airlines* survole en descente la pointe occidentale de l'île d'Hispaniola. Vues d'en haut, les collines d'Haïti présentent un aspect terreux et dénudé. Parmi les îles luxuriantes des Antilles, seule cette parcelle aride semble damnée.

Ici et là, une mince route raye le paysage désolé, tandis que se précèdent quelques petits villages situés loin de l'eau et loin des bois. Peu de pays annoncent de façon aussi nette leur misère.

La cabine de l'appareil est bondée de «p'tites mamans», toutes munies d'un *ghetto-blaster* et de valises pleines à craquer de vêtements. Les importations dans l'île sont incertaines par les temps qui courent, et ces trésors seront pour la plupart vendus ou troqués à Pétionville, quartier cosu de la capitale. Car il faut compter avec les réalités du despotisme : le magasinage à Port-au-Prince est lamentable.

À l'aéroport, les arrivants sont accueillis par un «steel-band» qui exécute deux ou trois tristes mesures avant de s'éclipser. C'est un rappel de jours plus heureux. Haïti était un centre de villégiature très apprécié dans les années 1950, avant la corruption de l'époque Duvalier. Au début des années 1980, l'alerte au SIDA a ébranlé davantage une industrie touristique agonisante. Quelques gens d'affaires ont refait surface voici deux ans, après la fuite de Bébé-Doc en France, pour disparaître de nouveau en novembre dernier, par suite de la flambée de violence. Aujourd'hui, à l'approche des élections, même les résidents abandonnent Port-au-Prince par autobus. Les journalistes ont la chance de pouvoir se rendre dans des lieux en pleine évacuation.

L'isolement ne dérange pas beaucoup les Haïtiens, dont la xénophobie n'a jamais rien eu de bénin. L'île fut colonisée par des planteurs français, parmi les plus rapaces dans l'histoire de l'esclavagisme. Les Haïtiens traitent toujours les étrangers de «Blancs», mais un sourire ou un rictus prête à ce terme anodin une toute autre signification.

Pas une seule page paisible ne vient éclaircir l'histoire d'Haïti. Presque tous les Blancs furent massacrés pendant la révolte des esclaves de 1804, une rébellion noire singulièrement réussie, fomentée par les sociétés secrètes et nourrie par le Vaudou; ces deux forces conservent leurs droits dans la politique haïtienne d'aujourd'hui. Les Blancs sont revenus avec l'armée de Napoléon, mais celle-ci fut battue en brèche. Les Marines américains ont bien réussi à occuper l'île de 1915 à 1934, mais leur influence ne s'est jamais véritablement exercée au-delà de Port-au-Prince. Des dictateurs noirs se sont succédés sans jamais pouvoir maîtrisé la nuit, ni la campagne. Survint alors Papa Doc.

casernement fut pris d'assaut, et les mercenaires furent abattus. Mais cet incident apprit à Duvalier la nécessité d'une armée personnelle. Il constitua donc les Tontons Macoutes.

Les Macoutes s'appelaient à l'origine «Volontaires pour la sécurité nationale», mais ils prirrent bientôt le sobriquet qui fit leur notoriété – «Oncle Musette» en français, soit le nom d'un croque-mitaine des contes populaires qui, errant la nuit dans les campagnes, s'empare des petites filles et des petits garçons égarés pour les fourrer dans sa gibecière. Leurs chefs se recrutaient parmi l'élite du Vaudou et des sociétés secrètes.

Duvalier savait jouer sur les craintes et les superstitions de son peuple, sur la terreur inspirée par les Macoutes et sur la puissance occulte du Vaudou. Il se produisait en public dans le costume d'apparat noir du Baron Samedi, le dieu des cimetières. Graham Greene a écrit en 1971 : «Le climat d'Haïti a quelque chose de très romain par sa cruauté, sa corruption et son héroïsme.»

L'Haïti de Greene, ce pays qu'il dépeint avec tant de vérité dans son

Hurst et son équipe de télévision du réseau CTV étaient attendus d'un instant à l'autre. Que faire ? «Mieux vaut continuer le repas», nous conseilla Gérard.

À mesure qu'approchaient les élections, l'information, bien plus qu'une denrée précieuse, s'apparentait à l'objet mythique du désir, comme l'Eldorado ou le Graal. La plupart du temps, les téléphones étaient détraqués. La commission électorale, fugace comme un lutin, n'apparaissait jamais à l'endroit prévu. Les candidats arrivaient et partaient comme des invités à une soirée mondaine. Sagement, l'ambassadeur du Canada prit le parti de rentrer à sa résidence sous escorte armée. Les seuls observateurs indépendants à l'élection étaient les journalistes blancs, et pendant une partie de la matinée, les journalistes et les chiens étaient les seuls à déambuler sans arme. Les chiens n'avaient pas peur.

Les journalistes étaient soulagés de voir que, pour une fois, ils n'avaient pas servi de cible aux soldats et aux Macoutes. En reconnaissance de cette générosité, ils ont violemment attaqué le processus électoral, qu'ils jugeaient frauduleux.

À l'hôtel, Hurst s'était demandé à haute voix si l'on ne pouvait pas qualifier les élections de succès partiel, du fait que les électeurs n'avaient pas été massacrés aux urnes. J'étais d'accord avec lui. Après tout, la leçon de l'expérience haïtienne n'a rien à voir avec des notions de démocratie instantanée à l'occidentale. Elle réside dans le fait que la terreur est si facile à installer, et si simple à maintenir. Il ne faut pas oublier que les Macoutes restent au moins cinq fois plus nombreux que l'armée; celui qui se laisse prendre au piège de croire qu'ils se transformeront du jour au lendemain en «Tontons Kiwanis» bienveillants ne fait que rêver en couleurs.

Gérard, toujours calme et circonspect, s'est abstenu de tout jugement actif sur l'élection et sur l'absence de carnage. «En Haïti,» nous avait-il dit, «tout est l'effet du hasard, mais rien n'est jamais coïncidence.» □

Robert Lee est reporter à l'Ottawa Citizen. Il a séjourné en Haïti lors des élections de janvier 1988.

Les seuls observateurs indépendants à l'élection étaient les journalistes blancs, et pendant une partie de la matinée, les journalistes et les chiens étaient les seuls à déambuler sans arme. Les chiens n'avaient pas peur.

La création de l'armée personnelle qui a imprégné la dictature du docteur François Duvalier de son horreur baroque est en partie imputable aux Blancs. En 1958, deux hommes de loi américains lancèrent de leur propre initiative, avec six autres mercenaires, l'invasion des «sheriff de Dade County». Les huit hommes s'emparèrent d'un camion-taxi, appelé «tap-tap», et pénétrèrent à son bord dans la caserne centrale de Dessalines. Leurs armes crachant le feu, ils occupèrent vite la place et demandèrent la reddition du palais présidentiel. Ils ont bien failli réussir.

En panne de cigarettes, ils envoyèrent un jeune soldat faire la commission. Ce fut une erreur, car il fit alors savoir que les envahisseurs n'étaient qu'au nombre de huit; le

roman *Les comédiens*, se retrouve partout. La splendeur abandonnée de l'hôtel Trianon règne à l'Olaffson, qui est géré par le demi-frère du dirigeant militaire d'Haïti. Le casino vide marche encore et attend toujours le joueur modérément chanceux qui fera sauter la banque. Les mendiants continuent de pulluler, déformés par l'éléphantiasis, mutilés par la lèpre, défigurés par les tumeurs tropicales.

Henri, le garçon, concocte un merveilleux punch au rhum à l'hôtel Splendid. Le gérant, Gérard, fait de la philosophie en sirotant un scotch dans un verre délicatement enveloppé d'une serviette. Un soir, à peine à vingt mètres de notre salle à manger à ciel ouvert, un coup de feu retentit dans l'allée menant à l'hôtel. Une seconde détonation se fit entendre, suivie d'une brève fusillade. Le véhicule transportant Robert